



Jean Loup Charmet

6. «OÙ S'ARRÊTERONT LES MAGNIFICENCES DE L'HIPPODROME? On y parle de l'engagement du célèbre Darwin qui viendrait fournir la preuve de sa généalogie en exhibant l'agilité prestigieuse qu'il

tient de ses aïeux (les singes). M. Littré, qui partage la foi et les ancêtres du savant anglais, le seconderait dans ses exercices.» Caricature par Gille, 1879, Musée Carnavalet.

Aristote avait mentionné cette «cause finale». Dans sa *Critique du jugement*, Kant s'était rabattu sur des forces téléologiques qui auraient été à l'œuvre dans les phénomènes biologiques, et avait essayé sans succès de les décrire à l'aide d'explications physicalistes newtoniennes. Après 1859, les biologistes de l'évolution conservèrent pendant quelque temps des conceptions téléologiques (l'orthogénèse), se référant toujours à l'«échelle de la nature». Le darwinisme a totalement balayé ces considérations.

L'adjectif «téléologique» s'appliquait au monde inanimé comme au monde du vivant. Dans le premier, de nombreux phénomènes semblaient avoir un but, une fin, alors qu'ils découlent seulement de lois physiques : une pierre tombe et un morceau de métal chaud se refroidit, mais la pierre n'a pas pour but de tomber, ni le métal de se refroidir. Chez les organismes vivants, l'apparente finalité évolutive provient de l'intervention du pro-

gramme génétique inné ou d'un programme acquis. Les systèmes adaptés, tels le cœur ou les reins, semblent «jouer leur rôle» parce qu'ils résultent de milliers d'années d'évolution et qu'ils sont perpétuellement ajustés par la sélection naturelle. Une téléologie cosmique s'ajoutait à la téléologie biologique : chaque chose aurait eu un but prédéterminé dans la nature. Cependant, on n'a jamais trouvé le moindre indice qui laisse présumer l'existence d'une quelconque téléologie cosmique.

Quatrièmement, Darwin mit un terme au déterminisme laplacien. Laplace soutenait que l'on pourrait prédire le futur grâce à une parfaite connaissance du monde, à l'instant présent. En revanche, Darwin accepta l'universalité de l'aléatoire et du fortuit dans les processus de sélection naturelle. John Herschel, astronome et philosophe, qualifia avec mépris la sélection naturelle de «théorie de la pagaille». De nombreux physiciens ont mal accepté que le hasard intervienne dans les phéno-

mènes naturels. Einstein lui-même a exprimé cette aversion dans la fameuse phrase : «Dieu ne joue pas aux dés.» Cependant, la première étape de la sélection naturelle, la production de la diversité, résulte du hasard. La seconde étape, la sélection, est directionnelle.

Malgré une réticence initiale des philosophes et des physiciens, le rôle de la contingence et du hasard dans les processus naturels est aujourd'hui reconnu. De nombreux biologistes et philosophes nient l'existence de lois universelles en biologie ; les variations interindividuelles s'expriment en termes statistiques, et la plupart des lois biologiques souffrent d'exceptions. Le célèbre test de réfutabilité du philosophe des sciences Karl Popper (une théorie ne serait scientifique que si elle conduit à des prévisions testables expérimentalement) ne s'applique pas à la biologie de l'évolution.

Cinquièmement, Darwin a développé une nouvelle vision de l'humanité, et, avec elle, un nouvel

anthropocentrisme. De toutes les propositions de Darwin, la théorie de l'ancêtre commun à toutes les espèces est celle que ses contemporains ont eu le plus de mal à accepter. Pour les théologiens comme pour les philosophes, l'homme est une créature au-dessus et différente des autres organismes vivants. Aristote, Descartes et Kant s'accordaient sur ce point, même si leurs idées différaient

par ailleurs. Cependant, Thomas Huxley et Ernst Haeckel ont démontré, grâce à de rigoureuses études d'anatomie comparée, que l'homme et les grands singes avaient un ancêtre en commun : à partir de ce moment, l'application à l'homme de la théorie de l'ancêtre commun l'a définitivement privé de son statut exceptionnel.

Paradoxalement, ces travaux n'ont pas mis fin à l'anthropocentrisme, car

malgré ses origines, l'homme occupe une position unique au sein du monde du vivant : son intelligence est inégalée, et il est le seul animal à avoir un véritable langage, avec une grammaire et une syntaxe. Darwin a aussi observé qu'il est le seul à avoir une morale. Grâce à son intelligence, à son langage et à des soins parentaux prolongés, l'espèce humaine est la seule espèce animale à posséder une

Darwin, la morale et la civilisation

Publiée en 1871, *La Filiation de l'Homme*, de Darwin, établit qu'un renversement s'est opéré, chez l'homme, à mesure que progressait le processus de civilisation. La marche conjointe du progrès (sélectionné) de la rationalité et du développement (également sélectionné) des instincts sociaux, l'accroissement corrélatif du sentiment de sympathie, l'essor des sentiments moraux en général et de l'ensemble des conduites et des institutions d'assistance permettent à Darwin de constater que la sélection naturelle n'est plus, à ce stade de l'évolution, la force principale qui gouverne le devenir des groupes humains, mais qu'elle a laissé place dans ce rôle à l'éducation. Or, cette dernière dote les individus et les groupes de principes et de comportements qui s'opposent, précisément, aux effets anciennement éliminatoires de la sélection naturelle, et qui orientent à l'inverse une partie de l'activité sociale vers la protection et la sauvegarde des faibles de corps et d'esprit, aussi bien que vers l'assistance aux déshérités. La sélection naturelle a ainsi sélectionné les instincts sociaux, qui à leur tour ont favorisé des dispositions éthiques ainsi que des dispositifs institutionnels et légaux antisélectifs et anti-éliminatoires.

Ce faisant, la sélection naturelle a travaillé à son propre déclin (sous la forme éliminatoire qu'elle revêtait initialement), en suivant le modèle même de l'évolution sélective. À l'ancienne forme, qui a dé péri, s'est substituée une forme nouvelle : en l'occurrence, une compétition dont les fins sont de plus en plus la moralité, l'altruisme et les valeurs de l'intelligence et de l'éducation. Sans rupture, Darwin, à travers cette dialectique évolutive qui passe par un renversement progressif que nous avons nommé l'effet réversif de l'évolution, installe toutefois, entre biologie et civilisation, un effet de rupture qui interdit que l'on puisse rendre son anthropologie responsable d'une quelconque dérive en direction des désastreuses «sociologies biologiques». Il s'oppose ainsi expressément au racisme, au malthusianisme et à l'eugénisme, contrairement à l'erreur courante qui lui attribue la justification de ces trois systèmes de prescriptions éliminatoires. Cette remarquable dialectique du biologique et du social, qui se construit pour l'essentiel entre les chapitres III, IV, V et XXI de *La Filiation* et qui, en plus de s'opposer à toutes les conduites oppressives, préserve l'indépendance des sciences sociales en même temps qu'elle autorise, et même requiert le matérialisme éthique déductible d'une généalogie scientifique de la morale, n'a

été reconnue dans toute sa force logique qu'à partir du début des années 1980.

La persistance extraordinairement tenace d'erreurs d'interprétation concernant le versant anthropologique de la pensée darwinienne s'enracine dans le moment précis qui sépare la publication en 1859 de *L'Origine des espèces* et celle, en 1871, de *La Filiation de l'Homme*. Cette décennie décisive, au cours de laquelle les partisans de Darwin – lesquels étaient pour la plupart loin d'être «darwiniens» – incitèrent sans relâche ce dernier à étendre à l'homme son propos transformiste dans un livre qui, pour avoir été trop longtemps attendu, ne sera pratiquement jamais lu dans sa littéralité ni entendu dans sa logique, a vu en effet se développer le «système de l'évolution» du philosophe Herbert Spencer et son «darwinisme social», application impitoyable du principe de l'élimination des moins aptes au sein d'une concurrence sociale généralisée. Cette décennie a également vu la naissance de l'eugénisme de Francis Galton, recommandant l'application compensatoire d'une sélection artificielle aux membres du groupe social pour lutter contre la dégénérescence issue de l'affaiblissement du rôle de la sélection naturelle en milieu de civilisation.

Ces discours – parfois inconciliables dans leurs principes, mais convergents dans leurs effets – développaient ensemble une référence également réductrice à la théorie darwinienne de la sélection, dans un accord global avec les tendances dominantes de la société industrielle anglaise emportée par l'ivresse de sa métamorphose libérale. Aucune de ces deux «déviation» n'a reçu l'aval de Darwin, qui s'est opposé, dans l'ouvrage de 1871, aux positions et recommandations sociales et politiques qui en émanaient. Cependant, la confusion était née, soutenue par un système de pensée et ancrée dans le vocabulaire théorique, de sorte qu'aujourd'hui encore, un travail idéologique incessant s'obstine, contre l'évidence historique, logique et textuelle qui ressort de l'examen approfondi de l'œuvre darwinienne, à parer du nom et du prestige de Darwin – le plus souvent au moyen de montages citationnels – des doctrines ou des pratiques, telles que l'anti-interventionnisme social radical, l'impérialisme, le racisme, le «sexisme» ou l'eugénisme, que Darwin a toujours expressément combattues.

Patrick TORT

Directeur de l'Institut Charles Darwin International